

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 37

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: Guignon, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184368>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

gouttes aux quatre coins de la vigne devraient suffire.

Nous l'avons déjà dit, la tâche du Congrès n'a point été facile, et les résolutions de cette docte assemblée ne paraissent guère avancer la solution du grand problème. Si nous en croyons la chronique, et vu l'absence d'un agent efficace, il aurait pris le parti, le plus sage, celui de vivre avec l'insecte, de le prendre en douceur, afin de ne pas surexiter ses dangereux instincts et peut-être d'arriver plus facilement à un compromis d'après lequel le puceron se bornerait à la feuille et abandonnerait les racines.

Nous croyons en effet que c'est ce qu'il y a de mieux à faire en pareille occurrence.

Enfin, si le Congrès n'a pas eu la joie de voir ses travaux couronnés d'un plein succès, il a été largement dédommagé par l'accueil empressé de nos autorités. Ses membres ont oublié assez facilement, croyons-nous, l'aridité de leur tâche dans de fréquentes et plantureuses agapes. Ils ont trouvé notre petit vin si bon, que tous ont fait vœu de redoubler de zèle pour nous préserver du fléau. A Montreux, entré autres, curieux de se familiariser avec les mœurs vaudoises, ils ont voulu boire au *guillon*, dans une des plus belles caves de la localité, toujours guidés, du reste, par l'amour de la science et des recherches, espérant trouver dans la dégustation des produits de la vigne le secret de la préserver.

Pendant ce temps, l'équipage du bateau, qui attendait dans le port et ne participait en aucune façon à cette étude intéressante, faisait sonner la cloche, la savante compagnie paraissant complètement oublier l'heure du départ, tant elle avait à cœur de liquider complètement la question.

L. M.

Monsieur le rédacteur du *Conteur vaudois*,

Vous vous rappelez sans doute que, il y a trois ans, vous me dites que si, à l'occasion, vous pouviez m'aider à trouver une position, vous vous y employeriez volontiers. L'occasion se présentant, je prends la liberté de vous rappeler cette bonne promesse.

J'ai eu bien du malheur, allez, depuis que je ne vous ai vu. Je ne réussis à rien et pourtant il faut bien que je vive. Vous êtes trop bienveillant pour me dire que vous n'en voyez pas la nécessité. Si seulement j'avais un revenu suffisant pour vivre sans travailler, je ne ferais pas de boulettes. Mais pas mèche!

Vous saurez que je suis affreusement distrait. C'est de naissance et je n'y peux rien. Eh bien! on me fait payer chaque fois que je gâte quelque chose. Tenez, pas plus loin qu'au marché de samedi, j'ai mis, sans le vouloir, le pied dans un panier d'œufs qui bouchait le passage. Les œufs ont été éclaffés. Est-ce que le pavé est fait pour y mettre des œufs et non pas pour marcher? Eh bien! quoi que j'aie pu dire, tout le monde et même le gâpion

a soutenu que je devais payer. J'en ai eu pour près de deux francs.

Vous savez que mon tuteur m'avait mis en apprentissage chez un vitrier. La première vitre que je vais poser en ville, je la coupe, je crois la mettre en place; va te promener! elle passe à travers la fenêtre, dont les vides étaient trop grands, et elle tombe d'un quatrième. La vitre s'est cassée. C'était au moins autant de la faute du menuisier que de la mienne. Malgré ça, on m'a fait tout payer, un franc soixante.

A tout moment j'ai dû changer de maître. Un épicier m'a fait payer dix-huit francs pour du sucre que je devais porter à une pratique et que je me suis trompé d'adresse et que je n'ai pas pu le retrouver. Un marchand drapier m'avait envoyé changer un billet de cent francs. Je lui rapporte toute la monnaie; il manquait dix francs. C'est à moi qu'il a fait supporter la perte. Un chapelier m'a retenu vingt francs pour un chapeau, dans un carton. Il m'avait envoyé le porter à deux lieues loin; j'étais fatigué et je me suis assis sur ce bête de carton, qui a cédé. S'il y avait eu un banc, ça ne serait pas arrivé. Enfin je n'en finirais pas, si je voulais vous raconter tout ce qu'il m'a déjà fallu payer pour des distractions où il n'y avait pas de ma faute, puisque c'était sans le vouloir.

Je suis sans travail maintenant et j'en cherche. En dernier lieu, j'étais chez un jardinier. Il me dit de scier une grosse branche à un prunier. Bon! me voilà à cambillon sur la branche. Je scie et, patras! je dégringole avec et je me démet le pied gauche. Le jardinier ne m'a rien fait payer. Il disait seulement que j'aurais dû me mettre en dedans du trait de scie et non pas en dehors, comme si ça ne revenait pas au même. Tout de même, il m'a fallu payer le médecin.

C'est un joli homme, monsieur le docteur, et bien gai. Avec ça, il m'a donné de bons conseils. Je lui ai raconté mes ennuis et comme quoi je voudrais bien trouver une place où on ne me ferait pas payer la casse. — Eh! mon ami, qu'il me dit, faites-vous médecin. Jamais on n'a obligé un médecin à payer les suites d'une distraction. — Ça me serait bien allé, mais en y regardant de près, j'ai tout de suite vu que je n'aurais pas les moyens de payer les études.

Comme nous en étions là-dessus, arrive mon parrain, qui demeure à Renens et qui savait mon accident. — Oh! qu'il dit, je saurais bien une bonne place pour toi, seulement il faudrait des recommandations pour l'obtenir. Mais là tu ne risquerais rien. Tâche d'entrer dans les chemins de fer. Là tu pourras faire autant de boulettes que tu voudras, il ne t'en coûtera jamais rien, du moins chez nous.

Comme monsieur le docteur approuvait mon parrain et qu'il citait des exemples, j'ai bien compris qu'il avait raison et ça me décide à faire des démarches. Quel souci de moins quand je n'aurais plus qu'à laisser partir des trains qui deviennent ce qu'ils peuvent!

Je viens donc vous prier, monsieur, de vouloir bien m'appuyer d'une recommandation auprès de qui de droit, vous remerciant d'avance de tout ce que vous pourrez faire pour votre maladroît et dévoué

Jean GUIGNON.



Episode de l'invasion française en Suisse.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 mars 1798, une division de l'armée française, qui avait envahi la Suisse sans aucune déclaration de guerre, entra dans Fribourg sous les ordres du général Pijon. Cette brigade avait essuyé le feu d'une poignée de volontaires réunis par l'amour de la mère-patrie et postés avec deux pièces de campagne près de la grange de l'hôpital, au-dessus de la carrière, sur laquelle passait la route cantonale.

Le lendemain de cette néfaste journée, qui coûta à Fribourg une immense contribution, sans compter le gaspillage de son riche arsenal, la première brigade de cavalerie française, qui avait reçu l'ordre du général en chef d'aller prendre ses cantonnements à Laupen, chevauchait tout à son aise sur l'ancienne route qui conduisait à cette époque par Schmitten et Wünewyl vers la petite ville bernoise.

Sur le talus élevé qui, au haut d'une raide montée, encaissait cette voie publique, se trouvait alors un chêne gigantesque, sans pareil aujourd'hui. Dans ses flancs immenses, creusés par les ans, logeait toute une myriade de ces formidables frélons appelés vulgairement *talènes*; redoutables à l'homme, mais bien plus encore aux chevaux, dont ils se montrent les ennemis les plus acharnés, les enfants de cette république importune étaient la terreur des environs.

Or, un vieux germain du pays, nommé Peter Wäber, dont le grand âge avait paralysé les forces sans glacer son cœur de Suisse, était resté chez lui. Furieux de l'envahissement de son pays, il méditait comment il pourrait bien faire quelque chose pour lui dans les douloureuses circonstances où il le voyait. Tout à coup, le clairon dans le lointain lui annonce l'approche de ces *welsches* tant détestés, et, malgré ses mauvaises jambes, il bondit hors de sa chaumière : une idée soudaine s'était emparée de lui. Aussi vite que ses jambes de quatre-vingts ans le lui permettaient, le vieillard patriote court au four situé derrière sa demeure ; il en ressort bientôt armé de la perche munie du chiffon enfumé, appelée dans notre idiome fribourgeois : *l'écôva-foua*, et va se placer à côté du chêne antique de manière à n'être pas aperçu par la cavalerie qui arrivait au pas. Ainsi, effacé de son mieux, notre brave attend l'approche de la colonne ennemie ; puis, quand il croit le moment favorable, il agace de sa perche les redoutables auxiliaires que renfermait dans ses flancs le roi des forêts, et il s'échappe aussi vite que ses forces le lui permettaient et que le danger le lui conseillait pour aller se cacher au fond d'un ravin touffu du voisinage.

Cette superbe brigade se vit donc tout à coup,

sans s'y attendre le moins du monde, assaillie par un ennemi terrible, contre lequel toute résistance était non-seulement impossible, mais même dangereuse.

Alors, comme jadis à Morgarten sous la grêle des cailloux lancés par des mains invisibles, le désordre le plus affreux se mit dans les rangs. Les chevaux, blessés, harcelés sans cesse, se ruaient les uns sur les autres, refusaient d'obéir et finissaient par se débarrasser de leurs cavaliers, meurtris eux-mêmes et aveuglés pas les piqûres de ces insaisissables ennemis. Bientôt ces cavaliers, naguère si fiers de leurs allures, ne présentaient plus que des hommes défigurés, enflés aux mains et au visage, jurant comme des damnés contre un pays qui renferme une pareille engeance. C'est dans ce piteux état qu'ils firent leur entrée à Laupen, « honteux comme un renard qu'une poule aurait pris. »

Des officiers français, appartenant à cette brigade, ont avoué plus tard, à leur retour à Fribourg, qu'ils auraient préféré une chaude attaque de l'ennemi à cette terrible rencontre. « Il fallait, disaient-ils, nous voir vaincus et terrassés sans avoir dégainé ni brûlé une seule cartouche ; sans savoir à qui nous en prendre et sur qui porter nos coups. » Mais la rage et la confusion de ces fiers cavaliers furent à leur comble quand leurs compagnons d'armes les rejoignirent le lendemain..... On comprend pourquoi : de tous les corps qui composent une armée, le plus orgueilleux et le plus exigeant pour l'élégance des formes, c'est incontestablement celui des cavaliers. Toutefois, Dieu protégea le vieux fils de Tell, car il eût passé à coup sûr un vilain quart d'heure s'il fût tombé entre les mains de cette compagnie qu'il avait désarçonnée à lui seul.

Quelques mois plus tard, quand l'Helvétie fut délivrée de ses oppresseurs, Peter Wäber s'endormit du sommeil des justes. On dit que sur son lit de mort, l'héroïque vieillard souriait encore à l'image qu'il eut toujours sous les yeux : l'indescriptible déroute de ce beau corps de dragons, amenée par un chiffon enfumé. (*Etrennes fribourgeoises.*)

CE N'EST PAS LA DANSE

IV

Ce qui, en tant que sentiment, rend l'amour éternel, c'est que toujours le même il est toujours dissemblable, parce qu'il est essentiellement personnel et la seule passion qui puisse à ce point s'isoler.

Ainsi le jour vient de finir. La nuit sereine allume tous les feux de son ciel étoilé. La tiédeur de l'atmosphère est entretenue par les chaudes émanations du sol qui s'élèvent vers les régions pures pour retomber plus tard en rosée. Ce n'est plus le bruit, et cependant ce n'est pas le silence. Dans les champs, c'est un murmure confus comme entre une foule d'êtres invisibles se parlant, se répondant à voix basse. Les brises, leurs ailes pliées, se sont converties en un air stagne et ambiant qui vous enveloppe et vous pénètre. Aussi les mille senteurs des bois, des berges, des chemins, la sève des haies touffues, où la fleur de sureau abonde, se dilatent au flair doucement et sans mélange. On n'admire plus la nature, on la respire par tous les pores. Un tas de foin fraîchement coupé répand-il près de là son regain d'arome, c'est